

Séquence pédagogique : La Grande Guerre en classe de Première :

Groupe 7 : Montrez que les relations des combattants à l'ennemi sont complexes.

Chacun de vous a travaillé sur un témoignage : Marcel Papillon, Hans Rodewald et Victorin Bès témoignent tous trois des rapports complexes qui se nouent entre les combattants et l'ennemi.

Vous disposerez de dix minutes, durant le cours, pour montrer que les relations des combattants à l'ennemi sont complexes.

Pour vous aider à bâtir votre intervention, répondez à ces trois questions :

- 1) Quelle(s) attitude(s) les combattants adoptent-ils à l'égard des prisonniers ?
- 2) En quoi consistent les ententes tacites ? Comment se mettent-elles en place ? Comment se terminent-elles ?
- 3) Montrez que les sentiments à l'égard de l'ennemi sont complexes et parfois contradictoires.

Conseil : commencez par regrouper les apports des trois témoignages sur lesquels vous avez travaillé (points communs, différences). Puis appuyez-vous sur les extraits de témoignages qui vous sont fournis.

Ressources :

- « **Petit lexique de la Grande Guerre à l'usage des élèves** » : **atrocités, fraternisation, haine, vivre et laisser vivre.**
- **Extraits de témoignages de combattants :**

Dominique Richert est un combattant allemand. Il participe dans les premières semaines aux combats qui se déroulent sur la frontière franco-allemande. Le 26 août 1914, il rapporte l'ordre donné par le général de brigade Stenger et lu à tous les hommes avant l'attaque : « Aujourd'hui on ne fait pas de prisonniers. Les blessés et les prisonniers doivent être abattus. » Il écrit : « La plupart des soldats restèrent abasourdis et sans voix, d'autres au contraire se sont réjouis de cet ordre ignoble contraire aux lois de la guerre. » Lui-même soigne un blessé et conseille, par gestes, à quelques autres Français de faire « semblant d'être morts ».

André Kahn est infirmier. Le 2 avril 1915, il écrit, depuis son poste de secours à l'arrière des lignes : « Les Boches n'ont pas tiré. Ils avaient sollicité, paraît-il, un armistice pour enterrer leurs morts qui, depuis plus de quatre mois, pourrissent entre les lignes. Opération nécessaire avant les chaleurs de l'été.

Des malades nous arrivent des tranchées qui racontent des choses bien surprenantes. Dans leur compagnie, il y eut une trêve tacite avec les voisins d'en face. Ils montèrent sur les tranchées de côté et d'autre. Ils se parlèrent, s'offrirent cigarettes et tabac... Un officier boche parut qui, en excellent français, donna le conseil aux nôtres de rentrer dans leurs trous parce qu'il pouvait venir quelque officier supérieur qui donnerait l'ordre de tirer sur eux... Quelle sollicitude ! Dans une autre compagnie, les Boches envoyèrent des messages en allemand. J'en ai lu un dont voici à peu près la traduction : « Ami français, nous ne vous en voulons pas. Ne tirez pas sur nous. Nous ne tirerons pas sur vous... Nos seuls ennemis sont les Anglais. Maudite soit l'Angleterre ! »... Qu'est ce que signifient toutes ces simagrées ? En tout cas, il est un fait, c'est que pendant toute la journée du 2 avril, les Boches n'ont pas tiré un coup de canon ou de fusil dans notre secteur. »

Le lieutenant Paul Tuffrau témoigne également des rapports qui se nouent entre Français et Allemands lorsque les tranchées ne sont pas très éloignées. Il écrit dans son carnet, le 26 août 1915 : l'ennemi se manifeste : « journaux lancés, boîtes de cigares ; ils essaient de causer : il y en a un surtout, qui parle même l'argot ; une fusée ayant raté, il a crié tout à l'heure : « c'est moche ! » Et de jour, on les voit ostensiblement à leur créneau, à quinze mètres, qui ricanent. Et nos hommes n'osent tirer, crainte de représailles. »

Ernest Tucoo-Chala, un artilleur, écrit dans son carnet, le 26 juin 1916 ses impressions à son arrivée dans un nouveau secteur (Vienne-le-château) : il est frappé par le calme qui y règne. Il demande alors des explications aux soldats que lui et ses camarades remplacent : « ils nous ont dit que depuis 3 mois ils n'avaient pas tiré un seul coup de canon et pas reçu le moindre obus. Derrière la tranchée allemande, sur la crête, je m'amuse à regarder les Fritz faire l'exercice. Le capitaine Gobert m'interroge : « n'est-ce pas les Boches qui paradent à gauche du bois ? – Oui mon capitaine, il y a un moment que je me rince l'oeil – Vous ne pouviez pas me le dire, nom de dieu – Et pourquoi ? Qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela, les poilus que nous avons relevés nous ont bien avertis que l'arrêt des hostilités était complet dans le secteur. – Eh bien, je vous dis, moi, que cela va changer » Le capitaine ordonne alors un bombardement des positions ennemies qui entraînent aussitôt des tirs allemands.

Léopold Noé est un fantassin. Il se souvient de cette histoire, survenue le 21 et 22 décembre 1915 : « Les Allemands et nous, la dernière semaine, tous les matins, sortions de la tranchée pour nous réchauffer quand il faisait un peu de soleil ; l'artillerie avait reçu, de part et d'autre, l'ordre de ne pas tirer sur les tranchées. Les hommes commençaient à fraterniser de part et d'autre ; cinq hommes de notre division allaient rendre visite à l'ennemi et eux venaient chez nous ou échangeaient certaines choses ; mais ils n'étaient pas bien ravitaillés comme nous ; un de notre compagnie y étant allé, quand il est revenu le capitaine l'a fait appeler [...] Il lui a dit qu'il le ferait passer en conseil de guerre ; le type, ayant eu la frousse, est reparti, à moitié soirée, est passé avec l'ennemi et n'est plus revenu ; l'on m'a dit qu'il était porté comme déserteur et que l'on avait affiché sur la porte de sa maison qu'il avait lâchement déserté à l'ennemi et que l'on avait supprimé toutes allocations à sa femme ; cette affiche devait rester sur la porte jusqu'à la fin de la guerre. C'est un soldat de son village qui nous l'a dit. »